LE CHAMP DE MARS, OU LA RÉGÉNÉRATION DE LA FRANCE;

DIVERTISSEMENT EN UN ACTE ET EN PROSE, TERMINÉ PAR UN VAUDEVILLE;

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre de Toulouse, le 16 Août 1789.

PAR M. PELLET-DESBARREAUX.



A TOULOUSE,
Au Magasin des Pièces de Théâtre,
Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome,
près celle Dumai.

1789.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LA PROVINCE DU DAUPHINÉ.

O MA PATRIE ! Toi qui renfermes dans ton ſein ce que j'ai de plus cher au monde, ma Mère. La fortune m'éloigna de toi ; mais je ne t'ai jamais perdu de vue. Pluſieurs de tes enfans ſe couvrent de gloire en ce moment & travaillent au bonheur de la France, avec l'Europe, je les admire. — Garde-toi de juger ce foible hommage à mon Roi, à l'Aſſemblée Nationale, & au Miniſtre vertueux qui nous eſt rendu, comme un Ouvrage. — C'eſt le premier jet d'un cœur qui s'ouvre à la liberté. — Un Public indulgent, dont depuis trois ans j'éprouve les bontés, a daigné l'accueillir. Des Acteurs intelligens & patriotes l'ont joué avec un enſemble & un zèle que j'attendois de leurs talens & de leur amitié. O mes Concitoyens, veuillez me lire & eſtimez-moi, il ne reſtera plus de vœux à former à votre Compatriote,

PELLET-DESBARREAUX.



PERSONNAGES.

CHARLEMAGNE.................. *M. Dumege.*
RAOUL, père.......................... *M. Fleury.*
RAOUL, fils............................ *M. Clavareau.*
ÉGINARD............................... *M. Dalainville.*
ALINE, fille d'Éginard............ *Mlle. Turbaut.*
Madame HICBERT, Concierge du Château.................. *Mde. d'Hermilly.*
LUCAS, Jardinier.................... *M. More.*
LA DIVINITÉ, protectrice de la France............................ *Mde. Fleury.*
UN VIEILLARD........................ *M. Yvan.*
DEUX BERGERS à la tête des Chœurs. } *M. Lucien.* *M. Duberneuil.*
DEUX BERGÈRES, Idem.................. } *Mlle. Le Sage.* *Mlle. Fleury.*
CHŒUR.
PEUPLE.

La Scène est dans une avenue d'un des Châteaux du Roi, voisin de l'endroit où se tenoit le Champ de Mars.



LE CHAMP DE MARS,

OU

LA RÉGÉNÉRATION *DE LA FRANCE.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame HICBERT, LUCAS.

Madame HICBERT.

ÉCOUTE donc, Lucas, où cours-tu ſi vîte ?

LUCAS.

Ah ! dame, je ſuis preſſé. Le Roi vient de partir, & moi je veux le ſuivre. Jugez combien il doit ſouffrir ; il a du chagrin ce brave homme, lui qui n'en voudroit voir à perſonne.

Madame HICBERT.

De quelle utilité lui ſera ta préſence. Te connoît-il ſeulement ?

LUCAS.

Comment vous croyez qu'il ne connoît pas ſon Jardinier ; je l'y parlions tous les jours quand il étoit ici ; & comme il préfère les choſes utiles aux choſes agréables, il viſitoit plus ſouvent ſon potager que ſon parterre.

Madame HICBERT.

Mais, où veux-tu qu'il soit allé ?

LUCAS.

Morgué je n'en sais rien, & c'est ce qui m'inquiète ; tous ces Messieurs du Champ de Mars ont la tête perdue, & stapendant tous aimont leur Roi : —— ce brave Éginard, dont le Roi avoit fait son Ministre, a, dit-on, reçu l'ordre de nous quitter itou. M. Raoul, qu'est un preux bien vaillant, dit que tout se calmera. Son fils, qui aime Mademoiselle Aline, la fille de sire Éginard, en est d'une inquiétude qui se comprend mieux qu'elle ne se dit ; & moi, en vérité, je suis tant partroublé, que je n'ai arrosé d'aujourd'hui mes plates-bandes ni mes laitues.

Madame HICBERT.

Il est donc vrai que Mademoiselle Aline aime le jeune Raoul.

LUCAS.

Je ne sais pas au juste si cela est vrai ; mais je sais bien que tout le monde en parle. — Je les avons bien quelquefois réluqué du coin de l'œil, & j'ons vu qu'ils batifoloient ; mais le batifolage n'est pas de l'amour, & je n'affirmons rien de peur de mentir.

Madame HICBERT.

De quoi leur serviroit de s'aimer, le noble Raoul ne mariera jamais son fils à la fille d'un homme d'un mérite éminent ; il est vrai, mais qui n'a que des Bourgeois pour aïeux, & d'autres titres que ses vertus.

LUCAS.

M'est avis que ceux-là en valliont quelques autres ; quant à moi je ne comprends rien à tout cela. Le bon Roi Charles s'étoit retiré dans ce Château pour ne point gêner, par sa présence, ces Messieurs qui nous représentont, & l'on le contraire ; morgué, cela m'afflige.

Madame HICBERT.

Tu ne vois pas, mon pauvre Lucas, que ces débats sont au-dessus de toi. —— Le Champ de Mars veut que nous soyons égaux, & que tous les Français soient des frères.

LUCAS.

Eh bien ! ça doit être déjà fait ; car le Roi dit, que tous ſes Sujets ſont ſes enfans. Je ne ſuis pas fin, mais je ſis bon Français. Je vais raſſembler tous les environs ; j'irions trouver le Roi, je le prierons tant, qu'il reviendra ; je prendrons un Tabellion pour lui parler ; il eſt bon, il nous écoutera, & je rendrons un père à ſa famille.

Madame HICBERT.

Ce deſſein ne ſera blâmé de perſonne ; ma qualité de Concierge du Château ne me permet pas de te ſuivre ; mais tu montres des ſentimens que mon cœur partage, & tu peux compter plus que jamais ſur mes ſoins & mon amitié.

LUCAS.

Vous me faites plaiſir de parler comme ça ; mais c'eſt tout ſimple, on ne peut qu'avoir un excellent cœur, lorſque l'on ſert un ſi bon Maître. Acoutez, donnez un petit coup d'œil à mon Jardin de temps en temps, ſurveillez mes Garçons ; ſi Mademoiſelle Aline & le jeune Raoul viennent pour viſiter mes Eſpaliers, vous direz qu'on les laiſſe entrer ; il faut ben leur donner cette petite conſolation.

Madame HICBERT.

Tu peux être tranquille. Voici M. Raoul le père. Cours exécuter tes projets.

(Lucas ſort.)

SCÈNE II.

Madame HICBERT, RAOUL, père.

RAOUL, père.

VOUS n'avez point vu mon fils, Madame Hicbert ?

Madame HICBERT.

Il n'a pas paru d'aujourd'hui, Monſieur, il eſt peut-être au Champ de Mars ; ſa préſence y eſt très-utile ; ſon éloquence

y eſt auſſi néceſſaire que ſa bravoure l'eſt à l'État quand il faut combattre.

RAOUL, père.

Il eſt vrai qu'on a de la confiance en lui, & je crois qu'elle eſt bien placée. — Il a ſes ſentimens que je lui inſpirai, & il entre dans les vues de ſon Roi, en travaillant à la liberté de ſon Pays. — L'éloignement du ſage Eginard l'affecte, je le ſais; mais puiſque ce brave homme emporte avec lui l'*eſtime* & les *regrets* du plus beau Peuple du monde, ſa famille a lieu d'être contente, & ſes amis d'être conſolés.

Madame HICBERT.

N'eſt-on pas inquiet du départ du Roi? Les affaires préſentes navrent ſon cœur.

RAOUL, père.

Le Roi eſt un bon père, & un bon père n'abandonne point ſes enfans. On aura voulu le tromper, c'eſt là ce qui l'afflige; mais la vérité qui perce plus lentement, il eſt vrai, dans le cœur des Rois, que dans celui des autres hommes, ſe fera entendre; il a beſoin de ſe recueillir, mais nous le verrons bientôt répondre à notre amour, & ſe rendre aux vœux de ſon Peuple.

Madame HICBERT.

Mademoiſelle Aline doit être dans les larmes; les hommages qu'on lui préſente de toutes parts ne font que lui rendre encore l'exil de ſon père plus ſenſible.

RAOUL, père.

Oſerois-je vous prier, Madame Hicbert, de la voir de ma part; ſi elle a beſoin d'être conſolée, ne la quittez pas; elle n'ignore pas l'amitié qui m'attache à ſon père, aſſurez-la que mon fils la partage; qu'elle regarde ma maiſon comme la ſienne, & qu'elle ſoit aſſurée qu'auſſi-tôt que la Patrie ne ſera plus en danger, nous volerons lui porter les reſpects que les Français doivent à la vertu, & l'hommage qu'en tous les temps ils rendirent à la beauté.

Madame HICBERT.

Madame HICBERT.

Je suis sûr du plaisir que lui fera un semblable message, je cours auprès d'elle ; l'attachement que j'ai voué à mon Souverain, me fait voler au devant de tout ce qui peut être agréable à ceux qui lui sont chers.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

RAOUL, père, *seul.*

Je pense bien comme elle, que ce message ne déplaira pas à la jeune Aline. Il y a long-temps que j'ai découvert l'inclination de mon fils pour elle, & je présume qu'elle ne le voit pas avec indifférence. Il m'en fait un mystère, crainte que je ne trouve pas cette alliance assortie : mais je suis trop partisan de la liberté que je vois naître, pour tenir encore aux préjugés des rangs.

SCENE IV.

RAOUL, père, RAOUL, fils.

RAOUL, fils.

Ah ! mon père ! c'est vous.

RAOUL, père.

Qu'as-tu donc, mon fils ? tu parois tout troublé.

RAOUL, fils.

Ah ! mon père ! comment ne pas l'être ? La Capitale est en feu, Paris est sous les armes, les Soldats abandonnent le Chef qui les commande pour suivre le parti du Peuple ; l'allarme est universelle, le désordre est par-tout. Les Sanctuaires & les Palais sont saccagés, les portes sont forcées, les remparts sont

détruits une multitude effrenée se jette dans les Arsenaux, renverse tout, & saisit les armes, qu'on fabriqua pour défendre nos foyers, & non pour nous entredétruire. Ce boulevart terrible, ce Château fort que construisit la tyrannie dans des temps barbares, s'écroule sous les mains d'un Peuple qui brise ses fers. En vain, de la hauteur des tours on lance la terreur & la mort parmi les assiégeans. — La résistance les aigrit, mais ne les lasse point; la fureur les ranime; ils font brèche, & ils arborent sur ces murs renversés le signal de la concorde & l'étendard de la liberté. . . . . Jetons un voile impénétrable sur les malheurs qui ont suivi cette Scène effrayante, & pleurons en intercédant la bonté du meilleur des Rois, de n'avoir pu recouvrer des droits qu'il vouloit nous rendre lui-même, qu'après avoir vu couler le sang de nos frères.

RAOUL, père.

Mon fils, courons après lui, qu'il vienne, qu'il paroisse; sa présence seule peut ramener le calme; & si la tranquillité publique exige des sacrifices, donnons cette preuve d'amour à la France, & servons d'exemple à nos égaux.

RAOUL, fils.

Ah! oui mon père, empêchons le sang de couler: prouvons au Peuple que l'anarchie est le plus grand des maux. Rappelons tous les cœurs à leurs devoirs, & ramenons des Sujets qui peuvent s'égarer, sous les drapeaux du meilleur des Rois.

RAOUL, père.

Retournez au Champ de Mars, prenez les mesures les plus promptes, pour voler au secours du Peuple. Priez, pressez, je vais rendre compte de tout au Roi, & j'espère que sa présence accomplira l'ouvrage que vos démarches auront commencé.

RAOUL, fils.

Il n'est personne, au milieu de ce désordre, que l'absence d'Eginard n'afflige. — Ce n'étoit point à la brigue qu'il devoit sa gloire; ses talens firent son élévation, & ses vertus l'y maintenoient: un faux rapport, sans doute, l'éloigne du

Trône ; mais l'ame du Roi s'ouvrira aux vœux des Sujets, & il nous rendra des Ministres, connus par leur intégrité, dont la présence accélérera la paix, & dont on réclame les lumières pour la régénération publique.

RAOUL, père.

Attendons tout de la bonté du plus sensible des Princes. Je connois son cœur, annoncez sa présence au Champ de Mars, je suis garant de son empressement à se joindre aux Représentans de son Peuple ; & nous ; mon fils, dévouons-nous, rang, dignité, titre, fortune, sacrifions tout, s'il le faut, pour sauver la Patrie. (*Il sort.*)

SCENE V.

RAOUL, fils, *seul.*

AH ! oui, nos deux cœurs s'entendent, rappelons le sage Eginard, & travaillons à la liberté du plus aimable de tous les Peuples. L'idée de vivre avec ses égaux, élève l'ame ; celle de s'entourer d'esclaves l'avilit.

SCENE VI.

ALINE, Madame HICBERT, RAOUL, fils.

RAOUL, fils.

VOUS souffrez, belle Aline, je le vois : vous pleurez le départ d'un père vertueux, que la Patrie entière rappelle à grands cris ; mais Éginard vous sera rendu : il reviendra rapporter le calme à la France, & faire le bonheur de sa fille !

ALINE.

S'il étoit coupable, son exil seroit mérité, & j'étoufferois mes plaintes ; mais être puni pour avoir été juste ; être contraint

de partir à l'insçu de tous les siens, accompagné seulement de ma mère souffrante, dont les maux auront redoublé sans doute, quand elle aura vu l'ordre qui le force à chercher une terre étrangère, & qui le prive même d'un asyle, dans un vaste Empire, dont il ne vouloit que le bonheur.

RAOUL, fils.

Calmez de trop vives alarmes; vous ne souffrirez pas long-temps: en attendant la fin de vos peines, veuillez ne pas vous regarder comme dénuée de parens, dans un pays qu'habitent les miens. Que ne m'est-il permis de réaliser ce que je désire depuis si long-temps! . . . . Mais je respecte trop votre douleur pour oser vous parler de moi.

ALINE.

Jugez, Raoul, si je puis m'occuper d'autre chose que de mon père; quelque désiré que soit son retour, je crains de me bercer d'un espoir imaginaire. — Le triomphe de l'innocence est rarement aussi prompt. — Quoique les événemens dont nous venons d'être les témoins, aient été d'une célérité sans exemple, je tremble qu'ils ne reprennent leur lenteur ordinaire, pour ce qui me concerne, & que je ne retombe dans une situation plus cruelle, après m'être flattée d'en sortir.

RAOUL, fils.

La médiation du Champ de Mars ne sera point vaine, & si aujourd'hui j'étois aussi sûr d'obtenir votre main, que vous devez l'être d'embrasser votre père, je n'aurois plus des vœux à former que pour la liberté de mon pays, pour pouvoir vous faire hommage de la mienne.

ALINE.

Quelque prompte que soit la fin d'un exil qui n'a que trop duré, ma main ne suivra jamais que l'ordre des miens, & l'aveu des parens de celui à qui je devrai être unie: mon dessein seroit de m'en occuper un peu moins; mais on peut lire dans mon cœur, & l'on verra que l'amour n'y balança jamais la nature.

RAOUL, fils.

Pourrois-je me flatter que le calme une fois rétabli, je pourrois aspirer . . . .

ALINE.

Raoul, j'attends mon père . . . .

RAOUL, fils.

Pardon, sensible Aline, je m'oubliois . . . . Je vole au milieu de vos protecteurs & des miens; & ce qui me console, en m'éloignant de vous, c'est que je n'y entendrai parler que de ce qui vous est cher.

SCÈNE VII.

ALINE, Madame HICBERT.

Madame HICBERT.

VOUS ne paroissez pas voir le jeune Raoul s'éloigner, sans regret.

ALINE.

Il seroit difficile, j'en conviens, d'être insensible à tant de vertus; & si la voix de mes devoirs ne parloit pas aussi impérieusement à mon cœur, j'aurois un instant oublié mes peines auprès de lui.

Madame HICBERT.

Vous l'auriez pu sans manquer à des parens qui vous sont chers. On les exile, il est vrai, mais les regrets de tout un peuple, les larmes qu'ils auront vu répandre sur leur route, sont faits pour adoucir des maux qu'on sait bien qui ne seront pas durables, sur-tout quand on connoît le cœur du Roi.

ALINE.

Mais, ma mère est souffrante, cette femme intéressante & sensible, à qui l'état actuel de mon père ne permet pas de dire ce qu'elle endure : — elle dont l'ame tendre ne verse des larmes que sur une célébrité qui lui a coûté son repos. Qui lui

donnera des forces pour resister à tant d'alarmes, & qui me répondra qu'en cherchant un asyle éloigné, sa vie ne sera pas mille fois en danger?

Madame HICBERT.

N'exagerez pas vous-même vos souffrances; il est pour vous dans l'avenir une consolation sûre, & vous voulez n'y voir que des dangers.

ALINE.

Ma chère Madame Hicbert, peut-être je vous afflige; mais ma situation doit faire excuser un peu d'importunité: —— votre sensibilité ne peut m'en faire un crime; vous êtes trop juste pour ne pas faire grace à mon malheur.

SCÈNE VIII.

ALINE, Madame HICBERT, LUCAS.

LUCAS.

AH! vous voilà vous autres! j'ai toute les peines du monde à vous rencontrer. Vous ne savez pas? nous cherchions le Roi bien loin.... il étoit au Champ de Mars, le voisinage de l'Armée y avoit jeté l'alarme; —— le départ de votre père avoit mis tout Paris en armes & la France en deuil. Notre bon Roi est venu tout seul rendre le calme à tant de monde; il s'est montré sans garde, une branche d'olivier à la main, & tous les assistans ont versé des larmes de joie. Je n'ai pu entendre ce qu'il a dit, mais je pense que c'étoit ben tourné. Il est tant ému qu'il en a pleuré lui-même; le contentement paroissoit dans les yeux, de tout le monde. Il n'avoit plus de suite, c'est ces Messieurs du Champ de Mars & nous qui l'y en servions. Il y a plus de deux jours que votre père est rapelé & qu'on court après lui: chacun s'en va à toute bride vers Paris pour y porter la paix. Je sommes, en vérité, d'une joie que je ne me possédons pas; l'on n'entend plus que

vive le Roi, vive la Nation, vive la Liberté. Mais morgué c'est au Roi que je devons tout ça, & à votre père ; itou, mam'zelle, ce qui fait que je le chantons tretous, & que je l'aimons à qui mieux mieux.

ALINE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton bon cœur ; mais sois sûr que ce dernier trait ne restera pas sans récompense.

LUCAS.

Je retourne à mon poste : car, voyez-vous, les Jardiniers m'avont nommé leur Orateur, je sis venu promptement vous bailler cette nouvelle, afin que vous partagiez notre joie. J'avons beaucourir aujourd'hui, rien ne me fatigue ; le plaisir que tout ça nous fait, donneroit des jambes quand on n'en auroit pas. *(Il sort.)*

SCÈNE IX.

ALINE, Madame HICBERT.

Madame HICBERT.

VOUS voyez, Mademoiselle, que notre pronostic étoit fondé, & que ce n'étoit pas sans motif qu'on cherchoit à vous consoler.

ALINE.

Madame Hicbert, il est vrai, votre prévoyance est accomplie ; mais avois-je tort de me méfier de la fortune, après avoir éprouvé des revers si funestes, n'ayant rien fait pour les mériter.

Madame HICBERT.

Je sais comme le Roi pense sur votre famille, & cela me rassuroit.

ALINE.

Le voici ſans doute. — Evitons ſa préſence encor quelques inſtans, & courons au-devant de mon père.

(Elles ſortent.)

SCENE X.

CHARLEMAGNE, RAOUL, père; LUCAS, PEUPLE GUERRIER.

Le Roi eſt précédé par une foule immenſe qui chante le Chœur ſuivant de Sargines.

Vive le Roi, la douce ivreſſe!
Quelle allégreſſe!
Il paroît à nos yeux
Ce Prince glorieux.
C'eſt dans ſon cœur
Qu'eſt la lueur,
L'eſpoir du bonheur,
Et l'honneur de la France.

CHARLEMAGNE, *après le Chœur.*

Je partage la paix que ma préſence paroît faire naître; quoiqu'on ait voulu me calomnier aux yeux de mon Peuple, je vois, & c'eſt pour moi une jouiſſance bien pure, que ſa confiance en moi eſt toujours la même, & je lui prouverai qu'elle eſt méritée.

RAOUL, père.

Ah! Sire, qu'il eſt grand pour ce même Peuple que vos ayeux *ont conquis, de conquérir aujourd'hui ſon Roi,* * — & de vous donner le ſurnom glorieux de *Reſtaurateur de la liberté Françaiſe.*

* Diſcours de M. Bailly au Roi.

CHARLES,

CHARLES, *avec émotion.*

Ah ! oui, mon cher Raoul, *mon Peuple peut toujours compter ſur mon amour.* *

RAOUL, père.

Votre abſence, ô mon Roi, & l'exil d'Eginard ont produit de grands maux.

CHARLES.

J'en ai bien ſouffert, mais l'ordre renaîtra. Déjà Eginard eſt mandé ; je l'ai prié de revenir ſe joindre à nous, pour m'aider au grand ouvrage que je médite. On crut ſon éloignement utile pour rétablir le calme : je cédai par mon amour même pour la paix. Je me ſuis trompé, pardonnez à l'homme d'état de faire une faute, ſur-tout quand il ſait la réparer.

LUCAS.

Morgué, Sire, vous êtes un excellent homme, ſi comme le premier Jardinier de votre royaume, j'avois tant ſeulement un brin de cette loquence-la, qui fait.... qu'on dégoiſe ſi bien ce que le cœur ſent..... Je vous dirois ce que.... ce que vous ſavez ben.... Je voudrois ben qu'il ſe préſentît qu'eu-ques-uns de ces Viſigoths hargneux, qui, vous chicanont pour leur tailler des croupières !... Que ne puis-je faire voir que vous êtes le plus, le plus..... Que..... Enfin, Sire.... Pardonnez-moi de ce que je ne ſuis qu'une bête.

LE ROI.

Tu te trompes, mon cher Lucas, le ſentiment égaliſe tous les hommes, & j'eſpère te prouver un jour le cas que je fais de toi.

LUCAS.

Ah ! Sire, croyez que pour ce qui eſt de ça.... je.....

---

* Paroles même du Roi.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

PARDONNEZ, Sire, à un infortuné dont on brise les fers, s'il ose venir à vos pieds, vous prier de le repriver d'une liberté qui lui est à charge par l'impossibilité où il se trouve d'en jouir.

LE ROI, *le relevant.*

Que puis-je pour vous ? qui êtes-vous ?

LE VIEILLARD.

Je suis un de vos Sujets, Sire, & j'ignorois que vous fussiez mon Roi.... Je sors de ce château effrayant, où si souvent l'on enchaîna l'innocence, que le Peuple vient de renverser pour y ériger un monument à votre gloire, qui attestera sa liberté & vos vertus.

LE ROI.

Je ne crois point être l'Auteur de votre détention ; les ordres arbitraires répugnèrent de tout temps à mon *caractère connu ;* les tourmens infligés dans les prisons à mes Sujets malheureux, ont toujours révolté mon cœur.

« Ces souffrances inconnues, & ces peines obscures, du » moment qu'elles ne contribuent point au maintien de l'ordre, » par la publicité & par l'exemple, deviennent inutiles à notre » justice. *

LE VIEILLARD.

Ces paroles intéressantes d'une de vos Déclarations, Sire, se gravent dans ce moment sur les décombres de mon cachot démoli.

---

* Déclaration du Roi, sur les prisons 30 Août 1780.

LE ROI.

Quel fut celui qui attenta à votre liberté ?

LE VIEILLARD.

Il y a quarante ans, Sire, que j'en suis privé. —— Je servois ma Patrie sous votre aïeul, & pour avoir trop bien fait mon devoir à l'Armée, je fus calomnié à la Cour. Je fus mandé, & je montrai à mes accusateurs la fierté que je tenois de mon innocence, & le mépris que méritoient leurs complots. Ils osèrent taxer d'arrogance l'orgueil que me donnoit l'honneur. Ma contenance ne fut pas propre à me disculper des fautes qu'on m'imputoit ; mes amis voulurent en vain m'engager à céder par nécessité, & à baisser mon front humilié devant les idoles honteuses que la corruption avoit élevé à la source des graces ; je ne connoissois point assez l'art de feindre pour me prêter à une telle bassesse ; je rejetai avec horreur une pareille proposition, & je fus enlevé à la France & à ma famille, pour n'avoir pas su rendre au vice en crédit un hommage que je croyois ne devoir qu'à la vertu.

LE ROI.

Comment pendant un si long-temps n'avez-vous pu faire parvenir jusqu'au Trône votre juste récrimination ?

LE VIEILLARD.

Renfermé une fois dans ces Tours affreuses, toute communication au dehors m'a été interdite. Comme ma famille étoit peu connue, ma détention fut bientôt oubliée. J'avois une femme & un fils qui, ignorant mon sort affreux, après avoir consumé mon modique héritage, sont sans doute morts de douleur, faute de pouvoir me survivre. Vainement je tentai de les instruire de mon état ; rien ne put adoucir les cœurs féroces de mes Géoliers. Tout mouvement d'humanité leur étoit étranger ; les noms sacrés d'époux & de père, auxquels nul être n'est insensible, étoient pour eux des objets de dérision. Ils se plaisoient quelquefois à lacérer mon ame souffrante, comme s'ils eussent voulu s'abreuver de mes larmes, & me prouver qu'ils

mettoient leur gloire à fouler aux pieds tout ſentiment humain, & à fermer leur cœur de bronze à la voix déchirante de la nature.

LE ROI.

Les cruels, & c'eſt au nom de leur Roi qu'ils ont oſé ſe porter à de ſemblables barbaries ; infortuné Français, qu'un ſort auſſi tyrannique opprima, ton Roi jure ſur ſon épée de te venger de tes Bourreaux.

LE VIEILLARD.

Les aſſiégeans de ma priſon en ont puni pluſieurs ; dois-je chercher à attirer ſur le reſte le courroux de mon Roi ? Quand j'ai vu s'écrouler les murs épais qui me cachoient au monde, je crus qu'un Dieu bienfaiſant venoit briſer mes fers. *Soyez libre*, *vivez*, me dit un Ange tutélaire. Mes pas chanceloient, mes yeux ſupportoient à peine la clarté des cieux dont ils avoient été privés ſi long-temps. L'éclair eſt moins prompt que l'être compatiſſant qui m'emporta dans ſes bras au travers des débris & des horreurs d'un ſiège, au milieu des rues d'une Ville devenue nouvelle. Je me ſuis fait conduire au lieu de mon ancienne demeure ; j'ai cherché vainement l'humble toit que j'avois habité ; ce modeſte aſyle eſt devenu un Palais : — Le nom de ma femme, celui de mon fils y ſont ignorés. Je n'ai trouvé perſonne qui ſe rappelât même leur exiſtence. — J'ai eu beau remplir l'air de mes cris : — un morne ſilence a répondu à ma voix tremblante, & je me ſuis trouvé plus iſolé au mileu d'une Ville immenſe que je ne l'étois dans la priſon que j'habitai pendant quarante ans.

LE ROI.

Il faut pourſuivre vos recherches, j'y mettrai moi-même tous mes ſoins, & j'oſe eſpérer qu'elles ne feront point vaines.

LE VIEILLARD.

Ah ! Sire, bornez vos bontés à une grace que j'implore à genoux ; redonnez-moi une priſon pareille à celle d'où l'on ma tiré, afin que j'aille pleurer dans la retraite, & dévorer des maux mille fois plus cuiſans que ceux que pendant ma détention me firent éprouver mes Bourreaux.

LE ROI.

Vous demandez des fers quand je veux rendre mon peuple libre. Ah! les cruels qui vous détenoient m'ont calomnié, je le vois bien, jusques dans les cachots que j'avois ordonné d'ouvrir & où mon nom n'étoit prononcé qu'avec horreur, quand je croyois que par-tout, il annonçoient la concorde & l'humanité. Vous n'aurez d'autre asyle que ma Cour, & si le sort barbare vous a privé d'un fils, je mettrai tout en œuvre pour vous en tenir lieu.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, RAOUL, fils.

RAOUL, fils.

SIRE, Éginard arrive; un Peuple immense se jette sur ses pas; il vouloit en vain se dérober aux regards de la multitude, sa modestie même l'a trahi. —— On n'a entendu au milieu des cris d'alégresse que le nom adoré du Monarque, qui rend au Peuple son Bienfaiteur. Je n'ai pas été témoin de ce retour sans émotion; lui-même, les yeux encor mouillés de larmes, ne s'est séparé un instant de sa vertueuse épouse, que pour se jeter dans les bras de sa fille, qui le conduit aux pieds de son Roi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉGINARD, ALINE.

ÉGINARD, *en se jetant aux pieds du Roi.*

PERMETTEZ, ô mon Roi, qu'un Ministre fidelle....

LE ROI.

Levez-vous, Éginard, & recevez le baiser de paix. *On m'avoit trompé sur votre compte; me voilà enfin éclairé. Reprenez vos droits à ma confiance qui vous est à jamais acquise. —— Mon cœur vous est connu.* *

* Lettre du Roi à M. Necker.

EGINARD.

Le plus beau moment de ma vie, Sire, feroit fans doute celui où j'ai appris que mon retour étoit défiré par le premier Peuple du monde, & que mes travaux pouvoient être utiles à mon Roi, fi je n'étois effrayé de la tâche que cette double obligation m'impofe. Comment m'acquitter de tant de reconnoiffance.

LE ROI.

En m'aidant de vos fages confeils, & en fervant la France comme vous l'avez fait.

EGINARD.

Que mes forces n'égalent-elles mon courage ? Oui, Sire ; *je périrai, s'il le faut, pour fauver la France.* — Vos ordres m'avoient éloigné de vous ; mais *mon cœur ne vous a pas quitté. C'eft une propriété qui vous eft acquife à mille titres, & à laquelle je n'ai plus de droits.* *

LE ROI.

Cette propriété m'eft d'autant plus chère, qu'elle l'eft à mon Peuple, & que tout ce qui l'intéreffe m'eft précieux.

EGINARD.

Je puis me tromper, Sire ; quel homme eft à l'abri d'une erreur ? mais JE VOUS RÉPONDS DE MON CŒUR, & fi j'ai eu quelques momens heureux, c'eft que l'on n'a jamais douté de ma droiture. Quelle que foit la place, Sire, où vous daigniez m'élever, je la refuferois, fi elle pouvoit un feul inftant m'aliéner l'eftime publique ; mais je fuis payé de toutes mes peines, puifque je la pofsède. *Je ne défefpère point qu'un nouvel ordre de chofes, joint à l'impreffion des vertus de votre Majefté, & aux douces & fenfibles inclinations des Français, ne triomphe enfin de cet efprit de défunion, que de malheureux événemens ont femé au milieu de nous, mais qui fe perdra dans une fuite des beaux jours dont il me fera permis de voir l'aurore.* **

* Réponfe de M. Necker, au Roi.

** Rapport de M. Necker, au Confeil.

LE ROI.

Et que la France vous devra. Volez au milieu des Citoyens qui vous attendent ; rendez-leur compte du plaisir que votre retour me cause. — Allez recueillir les marques de reconnoissance que mon Peuple vous doit, & rapportez-moi son amour.

EGINARD.

Ah ! Sire, vous l'avez toujours eu ; je n'aurois pas survécu à ma peine, si j'avois appris que vos Sujets eussent pu un moment oublier le plus juste des Rois.

RAOUL, père.

Sire, Eginard a raison ; vous fûtes toujours leur idole ; je suis Français, & je vous réponds du cœur de tous les Citoyens. La liberté individuelle, l'obéissance aux Lois & l'amour de leur Roi, sont les trois choses que réclament vos Peuples.

LE ROI.

Et vous savez si je les refuse. . . . .

RAOUL, père.

Vous aurez bientôt ramené la paix, aidé d'un pareil Ministre. . . . .

LE ROI.

Je prétends lui donner un titre de plus, je veux en faire mon ami. — Oui, brave Eginard, mon ami. Ceux des Rois, il est vrai, son rares ; mais il est peu de Rois qui aiment la vérité comme moi, & peu d'hommes qui les abordent, qui sachent la faire entendre comme vous.

RAOUL, père.

Ah ! Sire, qu'heureux sont ceux de vos Sujets qui auront vu aujourd'hui les sacrifices que vous savez faire, & plus heureux encore ceux qui pourroient les apprécier.

LE ROI.

Qu'ils m'aiment, je serai bien récompensé. Mais, mon cher Raoul, pour que tout le monde soit heureux, permettez que je dispose de votre fils, je lui fais une alliance assortie, à laquelle j'espère qu'Eginard voudra bien consentir.

RAOUL, père, & EGINARD.

Ah ! Sire, commandez. . . . . .

LE ROI.

Et vous, vertueuse Aline, qui avez tant souffert des inquiétudes d'une mère tendre, & de quelques jours d'absence du plus aimé des pères, pour prix de tant de peines, épousez un Héros.

RAOUL, fils.

Ah ! Sire, comment reconnoître jamais.....

LE ROI.

Aime-moi comme ton père, & pense comme Eginard.

RAOUL, père, *en présentant des Cocardes.*

Après vous avoir vu faire le bonheur de nos enfans, permettez-nous, Sire, de décorer Eginard des marques que nous fit adopter l'amour de la Patrie.

LE ROI.

Si je vous le permets, je prétends les porter moi-même ; je suis Roi d'un Peuple libre, & quand la liberté arbore ses couleurs, je dois être le premier à m'en parer.

TOUT LE MONDE.

Vive le Roi, vive la Liberté !

La Divinité de la France descend dans une gloire au bruit du Tonnerre, & dit :

Depuis un si long temps, vous que l'Europe admire,
Citoyens vertueux de mon heureux Empire,
Que pour la liberté le Ciel sembla former,
Dans vos projets nouveaux, je viens vous confirmer.
On verra désormais, dans un juste équilibre,
Les devoirs du Monarque & ceux d'un Peuple libre,
Tous les deux reconnoître & confondre leurs droits,
Résister à la force, & n'obéir qu'aux lois.
Celle qui vous prédit cette entière puissance
Est la Divinité qui veille sur la France ;
Peut-être, qu'oubliant son antique fierté,
Votre Patrie encor perdra sa liberté ;
Mais sous un jeune Roi, dont Charle est le modèle,
On la verra reprendre une force nouvelle.

Le

Le Champ de Mars sera régénéré par lui,
Tel que nous le voyons subsister aujourd'hui;
Comme il aura l'esprit, ici qui le compose,
En plaidant pour le peuple il gagnera sa cause.

Ton égal Éginard y remplira l'emploi,
De Ministre honnête-homme, & d'ami de son Roi,
Trois fois cédant aux traits de l'aveugle fortune
Il quittera les clefs de la chose commune,
Et l'on verra trois fois les Français éperdus,
L'appelant à grands cris, les rendre à ses vertus.

A ceux qui défendront la liberté publique,
Ce Roi même offrira la couronne civique,
Aussi, son nom jamais ne sera répété,
Que comme un nom de paix, d'ordre & d'humanité.
Attendant cependant un règne aussi prospère,
Où la France en son Roi ne verra plus qu'un père;
Citoyens parmi vous je prétends habiter,
Et mets le Sceptre aux mains dignes de le porter.

(Elle remet son Sceptre à Charlemagne.)

Le Chœur chante, sur l'Air: *Vive Philippe, vive le Roi de Sargine.*

Vive la France, vive la France,
Vive le Roi.



VAUDEVILLE,

Sur l'Air : *L'Amour est un Enfant trompeur*.

UN BERGER, *à la Déesse de la France*.

C'est au plus sensible des Rois
Qu'on doit votre présence,
Du respect que l'on doit aux Lois,
Que le règne commence !
Le Champ de Mars, sans contredit,
Fera, vous nous l'avez prédit,
Le bonheur de la France. (*bis.*)

UNE BERGERE.

A notre Roi dont les travaux,
Les peines sont si grandes;
Pastourelles de nos hameaux,
Apportez vos offrandes.
Du Peuple, il s'est montré l'appui;
Qui peut mériter mieux que lui,
Vos cœurs & vos guirlandes.

UN *autre* BERGER.

Le jour qui luit pour les Français
Est son heureux ouvrage;
Amis, jouissons de la paix
Que son cœur nous présage,
Quel règne promet plus d'éclat !
Il met les rênes de l'état
Entre les mains d'un sage.

UNE *autre* BERGERE.

Nos Protecteurs du Champ de Mars
Où ce sage s'allie :
Fixent aujourd'hui les regards
De la France attendrie.
A leurs cœurs nos vœux sont bien dûs;
Car leurs talens & leurs vertus.
Ont sauvé la Patrie.

LUCAS, *au Public.*

MESSIEURS, daignez avec douceur
Juger ce foible ouvrage,
Quelques jours plus hardi l'Auteur,
Osera davantage.
Mais il faut bien avoir goûté
Les charmes de sa liberté,
Pour parler son langage.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu une Pièce qui a pour titre : *Le Champ de Mars*, ou *la Régénération de la France*, allusion ingénieuse aux événemens préfens, qui ne peut qu'être parfaitement bien accueillie du Public.

A Touloufe, ce 12 Août 1789.

D U R O U X, Capitoul.